



Idées reçues et lieux communs dans le comportement verbal des alcooliques.

Jean Morenon

Psychiatre honoraire des Hôpitaux

François Péréa

Docteur en Sciences du Langage

Article publié par la revue [alcoologie et addictologie](#) (2003 ; 25 (3) : 243-249) sous le titre :

Idées reçues et lieux communs dans les paroles d'alcooliques.

Résumé :

Les cliniciens connaissent cette tendance des alcooliques à s'afficher tels des dictionnaires d'idées reçues vis à vis de leur affection. Pour les auteurs, ce mimétisme verbal ne saurait demeurer une curiosité clinique. Ils y voient une source d'interrogation et fondent leur hypothèse sur une étude de conversations de comptoir réalisée par l'un d'eux. Deux faits sont apparus : l'inaptitude des alcooliques à entrer véritablement dans une conversation et la répétitions des mêmes thèmes, propositions et vocables. Ces faits incitent à préciser les effets et les pouvoirs de la répétition et à explorer le mécanisme des conversations courantes. Un cheminement complexe a mis sur la voie d'une possible relation entre la répétition compulsive de l'acte de boire et une réorganisation temporelle sur un mode récurrent. Devant s'y adapter, le sujet utilise l'idée toute faite, véritable répétition non apparente propre à éviter crises, ruptures et blocages. Ce phénomène, banal et contingent dans nos conversations, devient contraignant chez l'alcoolique. Il se place au rang des mécanismes de défense. On mesure davantage l'ampleur des difficultés linguistiques dans l'alcoolisme dépendance et les restrictions imposées à l'expression de la personnalité. La grande fréquence des relations manquées avec ces patients peut trouver là une part d'explication.

Mots-clés : alcoolisme, langage, relation, conversation.

Chapitres :

- *[Le cadre habituel des recherches](#)
- *[Les conversations de comptoir](#)
- *[La synthèse](#)
- *[Une figure marquante : la répétition](#)
- *[Comment fonctionne une conversation](#)
- *[La récurrence temporelle chez l'alcoolique](#)
- *[Un conflit de configuration](#)
- *[Le recours au mimétisme verbal](#)
- *[Conclusion](#)

Qui n'a remarqué cette tendance des alcooliques à s'afficher tels des dictionnaires d'idées reçues lorsqu'il est question d'une maladie dont ils s'affirment indemnes. Tous les cliniciens ont pu relever la similitude des propos, leur occurrence combien prévisible dans les entretiens, la phraséologie curieusement identique quel que soit le statut culturel.

Mais ce fait doit-il demeurer une curiosité de la clinique ou devenir source d'interrogation ? Cette prédilection pour les expressions toutes faites est-elle un effet du hasard ? Tout porte à considérer ce phénomène étrange comme le symptôme d'un cadrage contraignant auquel l'intoxication alcoolique soumet ses victimes. N'est-il pas dès lors légitime de considérer ce mimétisme verbal comme un fait marquant de la psychopathologie et lui donner une place au coeur des interrogations sur cette maladie ?

Mais il eut été vain de soulever un questionnement sur ce problème complexe si une étude récente n'avait ouvert une piste encourageante sur le pôle linguistique de l'affection.

Le cadre habituel des recherches

Jusqu'alors l'essentiel des recherches sur le thème du langage a été conduit dans des centres de cure ou des consultations spécialisées. Mais chacun conviendra qu'en ces lieux les interactions verbales sont fortement orientées par l'ambiance "soignante". Ici, et sous le poids des inhibitions que l'on sait, peu de patients échappent à la conviction préalable de devoir avouer ou de trahir des relations de confiance, tandis que le clinicien reconnaît justement une affection qui suppose **l'impossibilité de "l'aveu"**.

Il est clair que dès l'instant où le sujet, en tant que patient, se positionne comme objet de discours, par rapport aux discours sociaux et médicaux sur l'individu, l'alcoolisme ou les comportements acceptables, son rapport à l'interlocuteur peut

engendrer une attitude défensive avec "bouclage" de l'interaction.

Toutefois, les recherches conduites dans ces environnements thérapeutiques ont certainement encore beaucoup à nous apprendre, en particulier sur la genèse de ces enfermements défensifs et sur les moyens d'en sortir. Mais il demeure un versant que le secteur médical n'a jamais pu aborder : le langage du patient alcoolisé non soumis à ce type de contraintes.

Les conversations de comptoir

Le discours libre et spontané de sujets réputés sur consommateurs a été exploré par l'enregistrement de leurs échanges verbaux effectué directement dans des bistrot de quartiers, lieux où, par excellence, on discute et on consomme. Ces personnes ne sont évidemment pas représentatives d'une consultation d'alcoologie mais, habituées de bistrot, elles étaient de façon assez visible sous l'influence de l'alcool, et nous en attendions le recueil de paroles énoncées dans l'élan même de la compulsion. L'étude les plaçait au plus près de la problématique étudiée. Parmi plusieurs établissements visités pour ce projet, quatre ont été retenus où se rencontraient assidûment des sujets ayant le profil voulu.

Le corpus est constitué d'un ensemble d'interactions collectées suivant les méthodes de **l'analyse participante**, l'investigateur adoptant la conduite des locuteurs dont il devait enregistrer le discours. Un mois durant et avec une présence journalière, l'investigateur les a fréquentés, préférant comme eux les boissons alcoolisées et la consommation au comptoir plutôt qu'en salle. Ce temps fut nécessaire pour devenir un interlocuteur familier, avec toutes les particularités que cela comportait.

Alors seulement les enregistrements furent entrepris. La prise de son fut faite avec un micro-cravate non visible, un petit sac déposé sur le comptoir dissimulait le reste du matériel. Il n'y eut ni interviews ni entretiens et l'intervenant s'est attaché à ne jamais orienter la discussion. Cette observation non directive a été entièrement réalisée par un seul enquêteur.

Ont été écartés de l'étude certains habitués du bistrot, présents tous les jours à heure fixe mais pour un événement arrosé (partie de carte, apéritif etc.). Seuls ont été intégrés les buveurs-à-toute-heure, piliers de bar qui constituent parfois le décor vivant d'un bistrot. Ces personnes ne pouvaient être désignées comme des "ivrognes", mais elles n'apparaissaient pas moins sous alcool de façon presque permanente.

Précisons qu'il s'agit d'une enquête linguistique, effectuée **selon la déontologie des**

sciences du langage, personnellement et exclusivement par un praticien de cette discipline. On ne pourra trouver ici d'informations telles que l'âge des sujets, leurs antécédents et autres éléments de leurs biographies habituellement requis dans les travaux d'initiative médicale. Ces personnes étaient ignorantes de l'enquête, impérativement faite à leur insu ; cela est une condition de sa validité scientifique. En retour elles n'étaient pas en situation d'avoir à justifier leur conduite et modifier leur parole.

Le corpus a été arrêté selon le critère de saturation, c'est à dire «*lorsque les techniques de recueil et d'analyse des données, ne fournissent plus aucun élément nouveau à la recherche*». Il comporte une suite de quinze enregistrements recueillis dans une période trois mois, leur durée allant de dix à quarante cinq minutes. Il concerne dix-sept sujets. Sur ce total sept font partie de la cohorte de consommateurs jugés abusifs, les autres étant les personnes sobres conversant avec eux, serveurs, autres clients, toutes personnes dites non alcooliques dans ce texte.

Le traitement d'un tel corpus consiste à repérer, sur les enregistrements, les différents locuteurs, dénombrer les mots de chaque intervention, compter les tours de parole, au fil des heures et des jours. On étudie aussi d'autres éléments jugés significatifs tels que l'usage des pronoms, les glissements sémantiques, les déplacements temporels, les répétitions, les rapports interindividuels entre alcooliques et non alcooliques d'une part, entre alcooliques d'autre part. Enfin quelques indications ont pu être notées sur le comportement non verbal.

La synthèse

1/ Ces personnes peuvent être considérées comme des consommateurs excessifs. Elles sont reconnues comme "alcooliques" dans le langage populaire et, même si nous les désignons ainsi, le contexte d'observation ne donne ni le droit, ni les moyens d'apporter d'autres précisions nosographiques. Cette cohorte exclut évidemment les buveurs "solitaires". Notons qu'un phénomène connu a pu se vérifier ici : ces sujets, qui recherchent l'alcool recherchent aussi la compagnie et **se côtoient sans distinction de condition, d'âge ni de hiérarchie**. Au comptoir tous les participants sont égaux.

2/ Malgré cela et malgré leur besoin de proximité, nous allons voir que, même s'ils parlent abondamment, ces sujets ont peu d'appétits à nourrir de véritables conversations : contre toute apparence, ils les esquivent sauf que l'interlocuteur soit également sur consommateur. Nous rencontrons ici un premier paradoxe qui se résumerait ainsi : ces personnes qui parlent si volontiers, et souvent le verbe haut, **ne participent jamais réellement à un dialogue**. Dans tous les cas l'alcoolique s'efforce de monopoliser la parole et obtenir le leadership dans l'échange verbal. Il

impose un discours toujours exclusivement égo-centré avec comme conséquence que :

- Sauf à satisfaire cet égotisme, les initiatives de l'interlocuteur non alcoolique ne sont pas entendues ni considérées ;
- Ses initiatives, supérieures en qualité et bien souvent en quantité, interdisent à l'interlocuteur tout discours personnel.
- Les initiatives de l'autre ne doivent être ni originales ni personnelles ; le buveur ne les favorise pas. Il ne les prend en compte et réagit que lorsqu'elles sont répétitives de lui-même et renvoient à sa personne ou à son expérience. Il ne peut entendre, de son interlocuteur, un discours singulier ou trop personnel ou même "neutre".
- Les thèmes développés sont ceux qu'il impose, tandis qu'il se détourne du discours d'autrui s'il ne parvient pas à s'imposer.

3/ Lors des conversations entre alcooliques l'évolution est différente et ne manque pas d'intérêt ; on est amené à distinguer deux cas :

1. si les deux clients de même profil ne se connaissent pas, la même lutte que précédemment survient pour le monopole, avec le même résultat, le temps qu'ils fassent connaissance ;
2. s'ils se connaissent et ont l'habitude de discuter ensemble, le volume de parole s'équilibre et, tantôt on parle ensemble mais chacun de soi, tantôt on monopolise la parole chacun à son tour. Même dans ce cas (car l'autre n'y fournit qu'une apparence de réponse) nous observons toujours l'annulation ou la minoration de l'interlocuteur dont la parole n'est pas écoutée. Le buveur se satisfait d'un auditeur passif, sans nom, sans histoire, sans parole. Mais si cet auditeur est, au contraire, un non alcoolique "résistant" qui parvient à conserver le monopole, rappelons que c'est l'alcoolique qui se détourne de la conversation. Il apparaît alors que celui-ci ne dispose que de deux issues possibles dans une conversation avec un sujet sobre : obtenir l'ascendance ou se taire, tandis qu'entre alcooliques on croise des monologues.

4/ Finalement, le but de l'alcoolique n'est pas de soumettre l'autre et, si l'identité de celui-ci ne suscite pas d'intérêt, son annulation n'est pas totale et sa présence compte. La réaction décrite ne paraît viser que le discours et non la personne qui l'énonce. Moins qu'un désir de domination et plus qu'un désintérêt, il semble que nous sommes en présence **d'un mécanisme de défense** beaucoup plus profond et qui se joue au niveau de l'organisation de la pensée.

* Cette minoration de l'interlocuteur, astreint à se taire, n'a donc pas pour objet de l'évincer. Au contraire, l'usage du tutoiement, l'intimité des thèmes, la langue employée, invariablement populaire et argotique, mettent en valeur **des indices constants de proximité relationnelle**.

Une figure marquante : la répétition

Avec l'abondance de la répétition, surgit dans ces discours une figure majeure. Nous nous y attarderons dès l'instant où nous avons à comprendre par quels motifs une simple redite engendre une véritable magie transformatrice qui aménage la participation verbale ; restant à évaluer quels sont les facteurs internes et/ou externes qui imposent ce recours. Sont-ils liés aux modifications de la personnalité sous alcool, et/ou aux caractéristiques de l'échange verbal ? Un vaste cheminement nous est imposé dans lequel nous avancerons pas à pas tout en découvrant la complexité de faits.

Les répétitions se manifestent dans le discours :

- par la réintroduction répétée des mêmes thèmes ;
- par les redites au niveau des phrases et des propositions ;
- par les redoublements de signifiants et de leurs composantes.

Les répétitions thématiques incluent les associations à rebours : ainsi H. éprouve-t-il le besoin de rapporter son accident successivement neuf fois en six rencontres. On pourrait mettre en cause ici un certain vécu émotionnel, mais de nombreux exemples montrent que des récits anodins sont répétés d'heure en heure et de jour en jour, que les mêmes blagues reviennent, laissant l'impression que les journées sont en tout point semblables les unes aux autres, que les jours se suivent et se ressemblent. Plus encore, **c'est l'annulation même du temps** que nous amène à considérer la répétition de récits d'un jour à l'autre et de manière quasiment similaire.

Le 24 avril P. nous entretient des problèmes de son voisin. Il nous reparle quatre jours plus tard des mêmes ennuis du même voisin dans les mêmes termes. Procédant ainsi, il relie les deux rencontres et surtout **contracte le temps qui s'était écoulé entre elles**. Quand un thème est répété, une idée suivie, les lignes de son développement seront reprises, souvent dans des termes très proches. Voici un exemple de répétition séquentielle :

le 12 mars : « Mais bien j't'assure j'suis tombé sur une gonzesse

Plus tard : « j't'assure / y'avait une gonzesse /

Le 13 mars « Enfin j'ai ramassé un peu mais bon / j'ai des côtes cassées / l'nez cassé / j'ai l'genou niqué l'dos d'niqué le g'nou déboîté et la tête alouette [...] »

Et le 19 mars : « J'ai ramassé..... j'ai un g'nou niqué une cheville d'niquée / et la tête : et la tête alouette // »

Le 13 mars : c'ui là on peut dire (X) exprès / j'te dis quand il tombe un avion / c'est pour ma gueule il tombe sur mes pieds// »

Alors que le 12 mars il disait : « Ah mais j'ai du bol moi / un avion qui tombe c'est pour ma gueule ! »

Ou encore le même jour : « Tu vois c'est mathématique d'la logique universelle / j'venais pas au bistro ce matin. »

Et une vingtaine de minutes après :

« Tu vois je dis la logique universelle /// vous- vous y croyez pas ça fait ::.....s pris dans la gueule / donc c'est la faute à ta mère / c'est la logique universelle ».

La répétition à l'identique est rare, les éléments pouvant varier ou être déplacés d'une phrase à l'autre.

« Enfin j'ai ramassé un peu mais bon / j'ai des côtes cassées / l'nez cassé / j'ai l'genou niqué l'dos d'niqué le g'nou déboîté et la tête alouette [...] » et.....

une cheville d'niquée / et la tête : et la tête alouette // »

La **répétition de signifiants** est parfois proche du bégaiement qui fait se répéter aussi les morphèmes et les phonèmes (et les syllabes) :

“et la tête : et la tête alouette”, “vous- vous y croyez pas”, “c'est pas :: c'est pas vicieux mais t'sais je l'surveille”, “quarante- quatre- quarante - quatre vingt seize jours dans une coquille” “je suis je : je r'connais” etc. ...

syllabes : “c'était le di- le directeur de l'école”, “ le per-le permis” “cu : cut-cutérisation” etc.

morphèmes : “j'y dé-dé : dératise au feu moi ces cons” ; “c'est imp- impossible ou plutôt non ! / c'est POSSible” etc.

phonèmes : “le c- client”, “quel a- abruti ce Jeannot”.

La répétition apparaît donc à plusieurs niveaux depuis la conceptualisation du discours jusqu'à son énonciation. Il conviendrait toutefois de distinguer ici, d'une part, les troubles articulatoires imputables à l'ivresse (répétition de syllabes) et, d'autre part, les répétitions portant sur les constructions linguistiques plus amples, bien que l'alcool soit en cause dans tous les cas.

Mais attention, si ces phénomènes ne sont pas rares à l'oral "relâché" dans la conversation commune, ils sont une contrainte majeure chez ces alcooliques enregistrés qui utilisent évidemment les ressources ordinaires de la parole. Leur

discours n'est cependant pas anormal et cette apparence "d'ordinarité" ne favorise ni la perception ni l'évaluation de ces problèmes.

Les conversations entre alcooliques méritent une place à part. On trouvera instructif l'exemple ci-après :

B1. Une fois, on nous avait offert du champagne / le type y nous dis tiens / moi

C2. Bou :: / moi je l'aime pas je

(B1). personnellement je l'aime pas le champagne / mais je pouvais pas le refuser /

(C2). je le tiens pas /// je le tiens pas le champagne / j'en ai pris une / ça suffit / j'ai dit

(B1). il était :: il était offert, mais il me fait mal au ventre [...]

(C2). plus jamais le champagne [...] »

Et plus encore cet autre exemple où les propres répétitions du locuteur se combinent avec celles de son protagoniste, réalisant de spectaculaires séquences aux multiples homophonies :

B. {à P} Vous avez pas connu ça les ventouses / c'est un verre comme ça / un verre comme ça // vous mettez du coton / avec d'l'alcool dedans / et vous : vous l'mettez sur la peau / vous en mettez une trentaine / on sent rien du tout ça fait pas mal // et c'est collé et après faut attendre un moment / ils tombent les uns derrière les autres / ça tombe à mesure

H. {à P} et la grippe / une heure après / t'as plus la grippe / même si c'est une bonne une vraie grippe // t'as quarante de fièvre // oh (X X X) mais

B. (X X X)

(H). J'connais tout ça moi : : j'suis issu d'la campagne vous savez / mais les ventouses // c'est comme un verre / tu peux l'faire avec un verre aussi / t'sais des verres : : / tu mets un p'tit bout d'coton avec l'alcool à brûler // un p'tit coup d'alcool à brûler / paf / tu poses sur la peau // donc ça respire toute l'eau toute la merde que t'as dans l'corps // et (X X X)

B. (X X X)

(H). T'as quarante de fièvre // et les ventouses elles sont tombées (X X X) d'partir t'as plus rien // sans aucun produit chimique hein !

Ou encore :

B. Elle mettait / ma grand-mère elle mettait dans : : le thé d'la teinture d'iode / quatorze gouttes d'la teinture d'iode elle mettait /

H. Ah la teinture d'iode c'est dégueulasse / dans l'thé la teinture d'iode (X X X)

(B). D'la teinture d'iode elle mettait / d'la teinture d'iode elle mettait dans le thé //

H. Ah non c'est dégueu / fait chier quand j'étais môme // quand j'étais môme ou (X X X)

B. Et le vin chaud avec la : avec la noix d'muscade // (X X X) qu'elle mettait d'dans / (X X X) qu'elle mettait / dans du vin chaud // d'la cannelle je crois /

H. Bah la cannelle // la cannelle 'vec d'la muscade d'la noix d'muscade /

B. Muscade elle mettait ça //

Ceci étant dit, avant d'examiner les facteurs qui conduisent les alcooliques à utiliser si largement cette figure, il convient de préciser les pouvoirs qui lui sont propres et qui peuvent donc justifier cet usage.

Quels sont les pouvoirs de la répétition ?

Les plus familières, pour nous, **se rencontrent dans le baby-talk**. Les répétitions y sont largement présentes en un temps où l'enfant, encore englué dans la contiguïté maternelle, se dote d'une compétence linguistique. Mais l'enfant n'abandonne pas facilement son parler nounou. En grandissant, il utilise la répétition et la fait aussi utiliser à son endroit. Lorsqu'il harcèle l'adulte, ou se laisse harceler, il en vient à s'entendre dire : "je ne te le répéterai plus !". Cela change la donne et l'incite à être attentif au contenu (et à la loi) alors qu'il s'accordait l'immunité tant que duraient les répétitions.

Cette **modification de l'affectation du signe** est un effet très général. Son mécanisme apparaît bien dans les arts visuels que nous prendrons en exemple pour une plus claire compréhension du phénomène. Une image humaine, dessin ou sculpture, est une métaphore de l'homme. En architecture, la même image, si elle est répétée comme motif, cesse de valoir pour ce qu'elle est et **devient la partie d'un tout différent d'elle-même**, la partie d'une frise, par exemple. Ainsi, un changement d'affectation de l'image est-il obtenu par le biais de la répétition du motif dont la finalité initiale est détournée.

Dans le domaine sonore ou verbal le phénomène apparaît alors identique. Le refrain d'une chanson, les strophes d'une poésie, le rythme d'un alexandrin, les rîmes, les assonances, forment, en notre esprit, un ensemble, sonore ou

verbal, généralement esthétique. Chaque élément s'y inclut par contiguïté en même temps que se contracte la distance temporelle qui les sépare. Concomitamment, la récurrence dans le temps fait de la répétition une figure de détemporalisation, ou plus exactement, une figure de retemporalisation d'un mode linéaire vers un mode de circularité.

La répétition a le pouvoir de rapprocher ce qui est éloigné ; elle installe et réunit dans un rapport de contiguïté métonymique ; ainsi contredit-elle le fonctionnement métaphorique qui suppose la distance entre des ensembles distincts et disjoints, présents à la pensée.

C'est par ce biais, de la métonymie et de la circularisation temporelle, que nous pouvons rendre raison de la tendance répétitive dans la conversation alcoolique à laquelle elle s'applique. Mais il faut d'abord éclairer une question essentielle : comment la conversation ordinaire fonctionne-t-elle ? Quelle place y tient le jeu métonymie/métaphore ?

Comment une conversation fonctionne-t-elle ?

La conversation a été définie comme "un échange verbal synchrone continu dans le temps sans contraintes topicales [topiques ?] préétablies entre deux interlocuteurs se faisant face". La conversation est un dialogue informel dans lequel des locuteurs, en échangeant des paroles, exposent et confrontent leurs connaissances et leurs propositions.

Un aspect particulier nous intéresse : **toute conversation est sous-tendue par la vérification continue de l'existence, ou l'absence, de caractères communs entre les argumentations tour à tour proposées** (sans quoi il y a incohérence). Les protagonistes doivent à chaque instant, déceler, à la fois dans le cours de leur propre pensée, dans les propos de l'autre et les idées qu'ils lui prêtent, la présence ou l'absence de propositions comparables ou opposables. Or il existe d'autres façons de converser. Nous en citerons trois :

* Connue de tous, est la **conversation amoureuse**, au profil très particulier, toujours secrète, nullement créatrice de sens et qui tend toujours vers une sortie de la parole, au bénéfice d'une contiguïté corporelle.

* Certaines **conversations entre femmes** (papotages) sont aussi plus attachées à vérifier l'état psychoaffectif de l'autre, à confronter des émotions plus qu'à les communiquer. Pourquoi ce mode de conversation est-il plus féminin ? Parce que cette aptitude est essentielle dans les échanges avec le nourrisson sans langage, puis le jeune enfant. On conçoit sans mal qu'à ces âges les indices d'état affectif et émotionnel, voire fusionnel, ont priorité sur les autres champs de l'information communicable.

* Une étude interculturelle montrerait aussi que l'humain sait converser sur d'autres bases, plus **mystiques où, à l'inverse de la création de sens**, se vérifie l'immutabilité des lignes de pensée.

D'où procède la récurrence temporelle chez l'alcoolique ?

On sait que chez les personnes alcooliques dépendantes, **un réaménagement inédit de la réalité s'opère en faveur du besoin d'alcool**. L'éthanol prend rang de substance nécessaire, requise selon une récurrence extrêmement brève. L'affection évoluant, toutes les conduites du sujet s'orientent vers la prévention du manque. Il est notoire que l'alcoolique désinvestit ses activités socio familiales et les subordonne au besoin d'alcool. Mais ce réaménagement de la réalité n'est pas la conséquence d'un simple accaparement du temps disponible. A considérer le vécu temporel d'un patient, nous sommes conduits à penser que la personne alcoolisée ne vit pas dans le même ordre temporel que les personnes sobres qu'elle côtoie. Etant dans **l'obligation continue et urgente, de recréer un état préexistant**, elle n'obéit plus aux postulats logiques d'un temps linéaire, qui est celui de ses semblables ou qui a été le sien avant la dépendance.

1) circularité et linéarité temporelles

Nous organisons nos journées en un temps pour travailler, un temps pour le loisir, un temps pour la nourriture, l'hygiène du corps et de l'esprit. Certaines de ces activités se développent sur un mode linéaire, caractérisées par une continuité transformatrice ou créatrice de sens, donc engagées dans un projet défini comme métaphorique (production, activités salariées, gestion, développement). Pour d'autres (les rapports intimes à l'être, l'alimentation, la vie amoureuse, l'hygiène du corps, etc.) **la répétition du besoin et la réappropriation de l'objet s'inscrivent dans une circularité très structurée, structurante**, mais nullement créatrice de sens nouveau. Ces deux régimes temporels, où s'inscrivent des motifs d'action différents, sont mutuellement exclusifs. Ils sont rigoureusement séparés dans la vie courante où l'on sait que leur confusion est toujours potentiellement subversive, sauf à être légalisée par la voie du symbole ou du rituel.

2) la récurrence pathologique d'un assujettissement pulsionnel

Peut-on percevoir que le besoin d'alcool chez l'alcoolique n'est pas moins continu et impérieux que le besoin d'air de chacun ? Mais l'air est partout et l'apport en oxygène sollicite peu la pensée ; à l'inverse, l'approvisionnement en alcool appelle une démarche active et une requête sociale. Cela ne va pas sans problème pour l'alcoolique, démasqué par ses besoins hors normes et contraint de déroger aux protocoles culturels. Heureusement pour nos malades, les bistrots sont nombreux. Habituellement lieux de rencontre, ils deviennent lieux d'approvisionnement : il

suffit d'y passer aussi souvent que possible et d'y rester aussi tard que possible.

Retenons de ceci que le malade alcoolique est dans l'obligation permanente de recréer un état préexistant. Voilà qui l'insère dans une **réurrence temporelle accélérée, empiétant largement sur le vaste domaine de l'action sociale**. Pour ces patients, toute confrontation à la réalité implique une configuration pulsionnelle et gestuelle globalement redéterminée sur un mode récurrent, donc circulaire, à l'encontre du mode linéaire qui gouverne la pensée occidentale.

Un conflit de configuration ?

A ce point d'un parcours qui ne manque pas de complexité, nous formulons l'hypothèse que se greffe ici le rapport subversif que l'alcoolique entretient avec le discours de l'autre, en particulier dans le cas d'une conversation avec une personne non alcoolique. Ce rapport singulier doit apporter une réponse à la double question :

- pourquoi le patient ne peut-il intégrer une conversation ?
- pourquoi use-t-il d'un recours quasi continu à la répétition ?

Ce n'est pas le désintérêt pour l'autre qui détournera le patient de son interlocuteur, c'est la redétermination temporelle qui contredit ses possibilités de participer à un échange dialogué ordinaire.

Le sujet normal et l'alcoolique conversant ensemble ne conduisent pas des interactions verbales compatibles : l'un déploie sa participation dans une figure d'intersection, selon un projet de synthèse et de création de sens et d'expérience, l'autre, en quête de contiguïté, n'adhère qu'à un procès d'inclusion. Plus simplement l'un, le sujet sobre, opte pour une **conversation de salon** qui, sans reconstruire le monde à tous les coups, nourrit toujours un versant intellectuel, potentiellement en recherche d'analyse et de distanciation par rapport aux événements commentés, tandis que l'alcoolique déploie son langage dans ce qu'il convient d'appeler des **conversations de boudoir**. Ici le contenu, sinon l'expression, est de l'ordre de la confiance qui vise à faire **partager l'émotion des événements vécus**. Ce que vérifient les thèmes électifs du buveur révélés par l'enquête et qui sont : la mère, les femmes, et les persécutions.

C'est finalement l'antagonisme entre les deux ordres, métonymie/métaphore, qui rend compte des faits constatés que :

- le patient alcoolique ne peut poursuivre un échange conversationnel ;
- ne peut qu'imposer son ascendance ou se taire, c'est à dire soit superposer son discours à celui de l'autre et l'éliminer, soit s'éliminer lui-même ;

- ne peut s'exprimer dans le dialogue qu'à la condition d'aménager ses propos par le moyen de la répétition, et ainsi détourner les pouvoirs de la métaphore au profit de la métonymie.

Au delà des faits de langage on peut pressentir des conséquences cliniques de plus grande ampleur. Ainsi cette impossibilité d'assimiler un sens nouveau n'est peut être pas étrangère à cet immobilisme tenace vis à vis de l'acceptation d'une cure, remarqué et trop souvent décourageant au sein de la famille.

Le recours au mimétisme verbal

Nous sommes maintenant en mesure de retourner à notre interrogation première qui est celle du mimétisme verbal si souvent caricatural chez nos patients.

Car le phénomène n'est pas anodin. Il n'est pas sans conséquence sur l'image que l'alcoolique donne de lui-même, et, au delà, sur son devenir.

La complexité de notre parcours ne reflète que celle de l'humain. Pour le lecteur qui aura bien voulu le suivre il saute aux yeux que ces idées reçues qu'ils nous resservent avec constance, même tout à fait niasses, ne sont pas indifférentes. Des phrases comme *"Je m'arrête quand je veux"*, *"tout le monde boit"*, *"tout le monde est alcoolique"* valent en tant que «représentations préfabriquées» qui font partie de la mythologie alcoolique la plus répandue. Là se trouve le point important : le sujet qui ne manque pas de s'y conformer et qui énonce *"c'est une question de volonté"* ou encore *"c'est la faute de l'Etat, pourquoi les jus de fruits sont si chers"* se voit assuré de formuler un énoncé déjà existant. Les lieux communs changent selon les époques et les cultures, rurales ou ouvrières : *"Je bois mais je travaille"* - *"l'alcool donne des forces"* ; certains sont défensifs : *"ce sont les occasions, les copains"* - *"je bois comme tout le monde"* - *"deux canons"*. Que dire du discours hyper moralisant qui manque rarement *"jamais... en retard d'une interdiction"* : *"L'alcool est un produit dangereux. - Personne ne devrait en boire"*.

Or c'est justement une vertu du lieu commun **que d'anticiper une répétition : l'idée toute faite, la réflexion normative la plus banale assurent les moyens d'opposer une répétition inapparente à une interpellation explicite**, mais aussi implicite. Parce qu'il puise dans ces lieux communs le locuteur alcoolique s'exprime sans affronter les risques de crise, de rupture, de blocage qui peuvent si facilement perturber les entretiens. Les redites par anticipation lui assurent cette possibilité. On conçoit sa méfiance pour "une parole nouvelle".

En effet, s'il parvient ainsi à maintenir le contact verbal, le sujet peut difficilement s'engager vers un autre discours qui serait à cet égard pauvre en possibilités préconçues ; dans ce cas, il se voit contraint, soit de déléguer la parole, **soit de nous**

ramener inévitablement vers le thème qui lui est cher parce que suffisamment nourri en lieux communs le concernant, quoi qu'il en dise.

Derrière ce phénomène que n'a-t-on souvent souligné le contraste entre une si médiocre expression personnelle et des conduites addictives très fortement et activement structurées. Les traits psychologiques de l'alcoolique, souvent décrits comme très homogènes, sont « *la passivité, l'absence d'autonomie personnelle et sociale, l'immaturité affective et comportementale, l'inhibition dans tous les domaines* ». Mais cela, qui ne vaut que pour les périodes alcoolisées, ne traduit-il pas surtout les restrictions à se dire qui pèsent alors sur leurs personnalités ?

Conclusion

Le lecteur aura perçu que derrière le problème du mimétisme verbal se profilent des contraintes plus globales affectant le sujet dans les diverses expressions de sa personnalité, sinon toutes.

Non sans oublier que les contraintes, évoquées dans ce texte, sont toujours majorées par un autre phénomène : l'inhibition verbale, quasi pudique que l'on sait et qui affecte toujours la pulsion alcoolique mise à nu. Notons d'ailleurs que l'évocation de la démesure régulière et pathologique n'est jamais faite en référence à soi. L'aveu reste impossible. A cet égard, cette attitude psychique, selon nous marquée par la pudeur, est la même en un lieu comme dans l'autre, au bistrot comme au cabinet médical. Et le linguiste de remarquer : "je" n'est jamais alcoolique.

Gardant en mémoire que les troubles sont réversibles à l'arrêt de l'alcoolisation, on retient l'impression que cet ensemble de perturbations, qui rend les patients si ressemblants entre eux, ne se présente que comme des artefacts, sans rapports directs avec ce qui pourrait être des problèmes spécifiques de personnalité ou de névroses.

Il demeure que, ne seraient-elles que des artefacts, les perturbations induites affectent le champ relationnel profondément et de façon quasi inébranlable tant que dure l'intoxication. Une meilleure vision de ces troubles induits ne résout pas le risque si fréquent de relation manquée auquel exposent les phénomènes langagiers complexes que l'on vient d'évoquer. Mais il est certains que parvenir à donner un sens aux symptômes, en modifiant l'image du malade, servirait efficacement son destin clinique. Dans un domaine où les aléas de l'entreprise thérapeutique tiennent surtout à la position du clinicien, il y a urgence à connaître les problèmes linguistiques de l'alcoolisme dans toutes leurs complexités. Mais cela dépend aussi des avancées dans le domaine des sciences du langage.

ANNEXE

Métaphore et métonymie. Ces deux figures de styles dérivent des facultés maîtresses de l'esprit la comparativité et la connectivité dont les concepts remontent à Aristote.

a) En rhétorique la **métaphore** est une "comparaison sans les termes" (sans les instruments de la comparaison) : "C'est un lion" pour il est comme un lion. Mais elle est surtout une opération mentale essentielle par laquelle l'esprit humain décèle la présence ou l'absence de similarité entre deux réalités disjointes, donc dégage leurs caractères communs. Par exemple de "chaud" et "froid" dérive la notion de "température" qui ne désigne ni l'un ni l'autre et permet de parler des deux. C'est une idée abstraite. De même pour le mot "passion" qui ne désigne ni l'amour ni la haine. La métaphore est donc créatrice de sens nouveaux et d'abstractions.

Dans la psychogenèse, la métaphore advient lorsque la personne, apte à soutenir sa verticalité, est capable de percevoir l'autre en tant que différent. Dans la conversation cela confère l'aptitude, à partir du discours de l'autre, d'extraire des caractères communs qui vont produire un sens à la fois représentatif de chacun et différent. Elle est liée à la pensée rationnelle. Elle fonctionne sur la "substance communiquée" : la parole.

b) La **métonymie** dérive de la faculté de connectivité. Elle exprime dans le langage un rapport extralinguistique. Elle vérifie ou exprime l'inclusion de deux réalités dans un ensemble commun (p. ex. chaud - froid => tempéré) ; elle les installe dans une proximité de sens, de situation, temporelle ou spatiale, dans un rapport de coordination ou de subordination. Elle relie la cause à la conséquence. Elle fonctionne sur la "substance communicante" : l'émotion, l'échange amoureux. D'après Morier, dictionnaire de rhétorique. PUF éditeur. Paris Art. Métaphore et Métonymie. Sur la structure bipolaire du langage, voir : JAKOBSON (R.) : Essais de linguistique générale, (t. I). Les éditions de minuit, Paris, 1963.

[*Retour à l'Index*](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/lieuco.pdf>

